

DES LAMBEAUX COMME TRACES

UNE LECTURE DE LAMBEAUX¹, DE CHARLES JULIET

Michel Heinis

Lors du décès de sa mère biologique, alors qu'il est encore un nourrisson, Charles Juliet est recueilli par une famille paysanne voisine et, après quelques semaines, confié à une autre famille paysanne « d'un village de la plaine ». La mère de cette famille, déjà nourrice de deux autres enfants, ne voulut d'abord pas le prendre. Mais réalisant que si elle le refusait, il serait confié à une femme âgée, qui vivait dans un taudis et buvait, elle décida de l'accepter provisoirement. Lorsque peu après le père revint pour prendre l'enfant et le confier cette fois à une vraie nourrice qu'il avait trouvée, la mère ainsi que ses cinq filles... ne voulurent pas le laisser repartir !

C'est un type de situation qui ne devait pas être rare dans les campagnes reculées, où l'on confiait un enfant à une autre famille parce que l'on ne se sentait pas capable de lui assurer un milieu familial et en particulier un soin et une présence maternelle comme c'est le cas ici.

C'est une forme d'adoption, sans projet d'adoption, mais où le projet advient du fait de circonstances particulières. Charles Juliet écrit que ces femmes, pour le garder, assurèrent le père qu'elles « s'occuperaient de toi comme si tu étais un fils de la famille ».

1. Folio Plus Classiques

Le chemin singulier qu'accomplira l'auteur de ce fait-là est celui qu'il décrit dans *Lambeaux*. Il en visite les rares traces qu'il aura pu glaner d'ici delà au fil des années d'enfance. Peu à peu, avec ces morceaux, il reconstitue une sorte de tissu de ce qui pour lui étaient des lambeaux, les déchirures et les pièces éparses qui l'habitaient intérieurement.

Sur ce chemin, il explique et peut-être en partie découvre son désir de devenir écrivain. Peut-être l'assure-t-il même plus qu'il ne le découvre, il lui donne une assise. Celle-ci s'enrichira et se diversifiera peu à peu au fil de son œuvre, mais sans qu'il ne cesse jamais de témoigner de l'essentiel à ses yeux et dans son expérience, l'importance d'avoir eu une mère « nourricière » et des conséquences auxquelles cela peut conduire de ne pas en avoir eu.

Demeurer là, dans ce regard qui se regarde ?

Charles Juliet a déjà publié plusieurs livres et pièces de théâtre lorsqu'il écrit *Lambeaux*. Pourtant, il l'écrit, il ne se sent pas encore entièrement à sa place dans l'écriture. Il manque quelque chose.

À la page 107, Charles Juliet écrit entre d'autres phrases : « *Demeurer là. Dans ce regard qui se regarde.* » J'ai pris ces phrases, mises en interrogation, comme sous-titre, à cause de « ce regard qui se regarde ». Elles forment en même temps mon hypothèse : la sortie de ce regard, que ce texte de Charles Juliet dit.

La tournure est singulièrement réflexive, d'abord dans l'emploi du mot regard, verbal ici, là nominal, ensuite dans l'écho que se font le démonstratif et le pronom. Cette correspondance entre deux éléments est partout à l'œuvre. Cette réflexivité illustre, d'une façon grammaticale, une stase, quelque chose qui semble indépassable et qui de ce fait atterre. Précisément en cet endroit de son texte, l'auteur se dit « (...) rompu, désagrégé, anéanti (...) n'étant plus que douleur ».

Une bascule

Immédiatement après, il évoque le jour où il s'approprie une photographie de sa mère que son père lui a montrée, parce qu'il n'a pas osé demander le droit de la conserver. Il était alors jeune adolescent.

« *Un soir, sans rien te dire, il (son père biologique chez qui il est en visite un été) avait posé devant toi un album de photographies, et tu avais trouvé*

là un portrait de ta mère. (...) Soudain, tu as su qu'il fallait que ce portrait t'appartienne. Mais tu n'as pas eu le courage de le demander au père. Alors, tu l'as glissé dans ta poche. La seule chose que tu aies jamais dérobée. »

Dans ce récit presque entièrement écrit au présent, ce passage est à l'imparfait. C'est apparemment parce que Charles Juliet y revient dans l'après-coup bien plus tard, comme à quelque chose dont la portée était restée silencieuse, enfermé dans ce geste culpabilisant auquel il avait été poussé. Mais il s'était saisi là de ce qui se dérobaît... ou pour que cela ne se dérobe plus.

Le « vol » commis par un enfant, pensait WINNICOTT, est celui de quelque chose à/de la mère à quoi le voleur estime avoir droit². Ce qu'il a manqué³, il le prend. Bien sûr, ce n'est pas un vol à la mère ici, c'est un objet du père qui est pris. Mais cet objet, son père le lui montre comme s'il sentait qu'il y avait là quelque chose qui appartenait (aussi) à son fils. Ce n'est donc pas un vol en soi, mais le geste est une transgression, puisqu'il s'en approprie en catimini.

La dimension du regard revient là, par le truchement de la photographie. Sa mère est en somme avec lui désormais, comme une présence et une trace imaginaires.

Puis, deux ans plus tard, la maladresse involontaire d'un villageois lui apprend que sa mère d'origine avait fait une tentative de suicide. C'est à la suite de cette gaffe, dont l'intention de départ est bienveillante, sinon aurait-elle ouvert le champ de ce qu'il y avait à savoir, que Charles Juliet écrit que « À partir de ce jour, tu as voulu savoir ». Cet énoncé apparaît tel une charnière dans le récit. À partir de là en effet, il a voulu se soustraire à « ce regard qui se regarde ».

Désir et désir d'écrire

Le texte de Lambeaux est la tentative de construire une histoire qui explique tant les traces qu'a créées en lui une certaine origine que le désir d'écrire qu'il y rattache.

«Tenter d'élucider d'où t'est venu ce besoin d'écrire. (...) Ce récit aura pour titre Lambeaux. (...) Si tu parviens un jour à le mener à terme, il sera la

2. J'en avais trouvé un exemple un jour dans le regard plus ou moins conscient d'un jeune adolescent lorgnant vers le sac à main de sa mère pendant que celle-ci parlait de lui à son juge. C'est bien sûr de la mère et du père tout ensemble qu'il est question, du symbolisme qui est là mis en évidence.

3. L'étymologie de délinquance est « à qui l'on a manqué, qui a été laissé pour compte ».

preuve que tu as réussi à t'affranchir de ton histoire, à gagner ton autonomie.⁴ »

Écrire *Lambeaux* a exigé beaucoup de temps, à la mesure de l'effort qu'il a supposé. À la fin, le texte est en effet daté 1983 – 1995. Des premières tentatives n'ont pas abouti.

Un passage semble indiquer un basculement :

« Tu viens d'écrire. Tu penses à cet adolescent que tu as été. Ou plus exactement, en cet instant, il vit en toi. Il est là aussi réel que tu peux l'être, avec sa peur, ses blessures, ses frustrations, ses avidités... En un éclair, le sens de tout ce qu'il a vécu t'apparaît en même temps que tu prends conscience avec une extrême acuité que tu pourrais en ce jour moisir dans une prison, divaguer dans un asile ou t'être fait sauter la cervelle... (...) tu éclates en sanglots. (...) Le lendemain, tu reviens sur ces instants, veux connaître le pourquoi de cette crise de larmes. (...) Tu finis par saisir qu'elle a été causée autant par une frayeur rétrospective que par la joie folle d'avoir entrevu ce à quoi tu avais échappé.⁵ »

L'adulte revient sur son adolescence. Le passage par l'adolescence, presque présenté comme un moment de sa délivrance, est en effet relaté antérieurement dans *L'année de l'éveil⁶*, publié en 1989. Il se saisit, pour lui-même, de ce qui lui apparaît comme un trait de son histoire. Il le cite juste avant, en parlant des deux mères qu'il aura eues, qui « l'une par le vide créé, l'autre par son inlassable présence, n'ont cessé de t'entourer, te protéger, te tenir dans l'orbe de leur douce lumière⁷ ».

Élucider

La lumière était là comme une promesse. Il est des mots qui renferment tout un programme. À la lecture de ses ouvrages, on est frappé par le grand nombre d'occurrences de la notion d'élucidation. Ce mot porte tout le possible d'une nécessité intérieure.

« S'affranchir de son histoire », se libérer en somme de « ce regard qui se regarde », est ne plus en être l'objet voire l'esclave. Et pour cela, il a tenu à élucider son besoin d'écrire, à percer à jour le désir que recelait ce

4. p. 113

5. pp. 114 et 115

6. Dont le titre choisi dans l'édition coréenne par exemple est simplement *L'adolescence*.

7. p. 112

besoin, qui s'éclaire à mesure qu'il élucide l'histoire de son origine, et qu'il accouche ce faisant du récit. Une naissance à soi.

La structure narrative du récit fait écho de l'élucidation de ce que Charles Juliet nomme le « soi ». Pour écrire les deux parties dont le livre est composé – autre forme de l'image de deux aspects qui se regardent ou qui sont en miroir, Charles Juliet s'adresse d'abord à un tu, qui est sa mère biologique, et ensuite à un tu qui n'est autre que lui-même. L'emploi qu'il fait du pronom « tu » révèle la vertu⁸ qu'il a de pouvoir exprimer tout ensemble l'approche et le maintien dans une certaine distance. C'est dans l'écriture que vient se loger du tiers.

L'enfantement

Il (re)créé sa mère dont il a été séparé quand il avait trois mois, et dont il n'apprendra l'existence que lors de la mort de celle-ci au début de son adolescence. Il la récrée et lui parle, puisqu'il écrit son texte dans sa présence, dans la présence recréée ou créée de celle qui aura été absente.

Il fait pareil pour la partie dans laquelle il se parle à lui-même, se rendant présent tel un autre, qui ne pourra être autre qu'en revisitant son vécu d'adolescent, soit les chemins aveugles de la période de sa vie où il aurait pu suivre une autre voie, celle d'un « voyou ».

Il note alors toute la difficulté qu'il a à s'identifier. Il se demande, en pensées et parfois en actes, s'il n'est pas comme sa mère. Cheminements durs, errants, mais auxquels personne, en fonction des aléas de sa propre histoire, n'échappe.

À cette structure de deux « tu » se superpose une autre, de deux « elles ». Celle-ci nous ramène au thème de l'adoption, dans cette histoire qui est celle de Charles Juliet et qu'il livre à son lecteur. Et on s'aperçoit du fait que le premier tu, la mère biologique, devenu elle par l'œuvre de la première partie, d'être mise en relation avec la seconde elle, la mère adoptive, permet à un je d'émerger, lequel porte le récit du parcours.

Le travail d'écriture élucide et s'élucide simultanément, jusqu'à un certain point bien sûr. Il s'élucide disons dans l'apaisement, titre de la dernière livraison du Journal de Charles Juliet⁹. Un je de l'écriture apparaît. La

8. Le mot (qui est de nous) équivoque avec « vers tu », qui désigne le mouvement, le déplacement en marche.

9. Éditions P.O.L. 2013

dialectique qui portait le désir se révèle dans la juxtaposition de ces deux figures nommées tu et elles. Celles-ci auront des poursuivantes, en l'amante des premiers pas dans l'amour et en la femme qui sera compagne de vie¹⁰.

S'affranchir de son histoire

N'y a-t-il pas pour chacun de nous au fil de notre vie une naissance à l'enfant qu'on a été ? Lorsque, à la fin du livre, Charles Juliet ressaisit positivement tout son vécu, tout son parcours, lorsque, ainsi qu'il l'écrit, il « *s'affranchit de son histoire* », il a récréé celle-ci en se l'appropriant.

Les mots qui cherchent sont ceux qui n'ont pas été dits, ou qui n'ont pas été mis ensemble. Il y en a toujours, traînant de ci de là. Ils sont dans les livres, on les trouve parfois dans des silences, aussi dans les mots que l'on griffonne sur un bout de papier ou dont on gratte un mur¹¹. Lieux ultimes auxquels on recourt parfois, quand on est à la recherche d'une force que l'on craint d'être en passe de s'évanouir.

Charles Juliet en témoigne en de nombreux endroits dans ses livres. Il semble avoir été habité autant de désespoir que de révolte.

On a l'impression, au portrait qu'il peint de cette mère inconnue qui se sentait comme une étrangère sur terre, que cela s'est transmis, de sa mère biologique à lui. Cela s'est transmis, parce qu'il l'a fait sien.

Une autre mère - était-ce un désir voilé d'enfant ou de fils, était-ce le refus d'un destin malheureux déjà écrit pour ce nourrisson qu'un père sans doute désemparé lui présentait ? - a, de son côté, assuré par sa présence le cours d'une vie que la brutalité des hommes, une pauvreté paysanne quand elle est indigente, ainsi que la guerre, n'avaient pas offert à la première. Elle avait adopté la vie. Tel était son choix, dont un destin malheureux et injuste avait empêché la première.

10. Voir dans le texte

11. Voir dans *L'année de l'éveil*, Folio 4334, Gallimard